

Des Mystères

J'ay dit dans le commencement du premier chapitre que pour estre chrétien, il étoit nécessaire de croire les vérités mystérieuses aussi bien que les vérités historiques de l'Évangile. Cette condition nécessaire, poussée trop loin, par ex. lorsque nous exigeons des autres d'expliquer l'Écriture Sainte en son entier à nostre façon, éteint toute charité, et sert de prétexte aux diverses communions pour refuser le nom de chrétien à tous ceux qui ne veulent pas souscrire formellement à leur confession de foy; car si nous rejettons ceux qui ne diffèrent de nous que dans la doctrine d'un seul mystère, à plus forte raison les Catholiques Romains peuvent s'imaginer estre en droit de nous exclure, nous qui nions, tout net, un mystère qu'ils adorent! C'est pourquoy, j'ay dit plus bas que quiconque admet l'ancien et le nouveau Testament, quelque différemment des autres qu'il puisse en interpréter quelques passages, pouvû qu'il croye que le tout est la parole de Dieu, doit estre appelé *chrétien*.

Les Protestants et les Catholiques Romains s'accordent parfaitement en ce point, que tous les mystères surpassent la raison; et il y a quelques théologiens Papistes qui conviennent<sup>A</sup> que les mystères déniés par les Sociniens sont contre la raison. Mais il paroitra mieux, par un examen de la différence qu'il y a entre sçavoir et croire, si quelque chose de contradictoire peut estre l'objet de nostre foy.

Il est reçu que ce qui est transmis par nos sens à nostre entendement, nous le sçavons. On en peut dire autant de ce que, après un examen convenable nostre raison démontre à nostre jugement estre vray ou faux. Ainsi, quand j'entends parler un homme, et que je le vois devant moy, je sçais qu'il y est; de mesme, pour peu que je raisonne sur ma propre existence, je puis estre assuré, par une conviction interne qu'il y a une Première Cause; [28 v°]; et conséquemment je puis me prouver à moy mesme qu'il y a un Dieu.

C'est là ce qu'on appelle sçavoir. Mais quand nous admettons quelque chose pour vray ou faux, et que nostre jugement est persuadé qu'il est l'un plustost que l'autre, *sur une autorité du dehors*, l'action est appelée *croire*. Il y a plusieurs degrés de croire, et la confiance avec laquelle nous croyons est forte ou faible, suivant la bonne ou la mauvaise opinion que nous avons de l'autorité qui est le premier motif de nostre croyance. L'expérience nous apprend que cette bonne ou médiocre opinion dépend beaucoup des craintes, des souhaits, des inclinations, et varie selon la capacité du croyant. L'ignorant peur avoir grande opinion d'une autorité, qu'un homme judicieux méprisera totalement; et d'un autre costé, l'homme judicieux peut découvrir des raisons de croire que l'autre ne sçauroit pénétrer. Il faut remarquer, Que quand les homme croient, aussi souvent qu'ils font, sur de simples soupçons, sur de pures imaginations de leur crû, dans ces cas, les circonstances sur les quelles leurs conjectures sont fondées, sont toute l'autorité du dehors qu'ils ayent pour leur croyance.

Ce que je viens de dire peut paroître trop philosophique à ceux qui ne sont pas accoutumés aux raisonnements abstraits; mais toute personne, pour peu qu'elle soit capable d'observer ce qui se passe dans son propre esprit, doit connoître la différence qu'il y a entre sçavoir et croire, et appercevoir que le premier emporte une certitude supérieure à toutes les assurances que l'on peut jamais recevoir du dernier, parce que, dans le premier, nous nous en reposons sur nostre propre témoignage; et que, dans le second, il faut que nous

nous en rapportions au témoignage des autres. Il est vray que quelquefois nos sens nous trompent, que nos raisons sont fausses, et que nostre jugement erre; c'est, je l'avoüe, une réflexion mortiffiante; mais toutefois la plus grande certitude à la quelle nous puissions arriver, doit nous venir par eux; car quand une fois nous commençons à douter de nos sens et de nostre raison, nous ne sommes seurs de rien; sans en excepter mesme une révélation immédiate de Dieu. Comment nous fierions-nous à une révélation, quand [29 r°] nous ne pouvons compter sur les sens par lesquels nous la recevons, ou sur nostre raison, la seule pierre de touche par la quelle nous puissions nous assurer qu'elle est divine?

Dans l'idée que nous pouvons nous former de l'Estre Suprême, les premiers attributs dont nous sommes convaincus, sont sa puissance et sa sagesse, quoique dans un degré de perfection infiniment au delà de nostre conception; et si nous poursuivons cette contemplation, nous trouverons que l'unité d'un Dieu est aussi nécessaire que son existence. Mais aussitost que nous admettons la religion révélée et l'Evangile, nous trouvons quelque chose qui surpasse, s'il ne choque, nostre entendement, qui est la Divinité de J. C. et celle du S<sup>t</sup> Esprit. Les hommes peuvent chicanner, et donner la torture aux mots, suivant leurs desseins, tant qu'ils voudront; mais quiconque a lu le nouveau Testament avec attention et nie d'y avoir rien trouvé qui ait trait à ce mystère, doit estre ou tout-à-fait aveugle, ou tout-à-fait obstiné.

Qu'avons-nous donc à faire dans ce dilemme? Rejetterons [nous] une partie de l'Evangile, ou dirons nous qu'il y a trois Dieux? et ainsi parlerons-nous non seulement contre les idées les plus claires que nous ayons de la Dêité, mais aussi contre la doctrine la plus claire du mesme Evangile et de l'ancien Testament? Pour n'estre coupable ny de l'un ny de l'autre, nous devons traiter ce point avec la plus grande défiance de nostre propre capacité, et fixer nos yeux sur l'éternelle véracité, aussi bien que sur la sagesse impénétrable de Dieu; et quand une fois nous serons bien assurés qu'il ne peut avoir la volonté de nous tromper, ny qu'il ne peut se contredire, nous regarderons tout cela comme une vérité mystérieuse, qu'il n'a pas plû à Dieu de nous révéler d'une manière plus intelligible.

Plus nous tacherons d'expliquer ce mystère, plus nous le trouverons inconcevable; et il effrayera moins la raison, étant proposé en peu de mots, conformément à la simplicité de l'Ecriture, qu'il ne le fait avec la grande suite d'explications qui l'accompagnent dans les commentateurs de Thomas [29 v°] d'Aquin. On pourra disputer et se quereller sur cet article jusqu'à la fin du monde; mais il est impossible que les hommes soient jamais du mesme sentiment sur une matière qui dans sa nature est inintelligible; et il est surprenant que tant de gens de bon sens, et de bons logiciens, ayent jamais imaginé qu'une chose dont le langage ne peut donner la moindre idée, pouvoit estre un sujet propre pour la dispute. Si Dieu a tellement éclairé l'entendement de quelqu'un, qu'il puisse pénétrer plus avant dans ce mystère que les autres, qu'il luy en rende graces avec reconnoissance et humilité, mais ne s'ingère pas avec arrogance de maitriser la conscience de son voisin, qui confesse n'avoir point reçu une dose aussi grande de la faveur divine.

On peut interpréter pour nous tant qu'on voudra, et nous imposer telles formes qu'on jugera à propos; mais quiconque fait attention, à ce qui se passe dans son esprit, peut bientost estre convaincu que *croire n'est pas une chose de choix*. Nostre Eglise ne prétend point à l'infailibilité; ce qui implique que tous ses membres sont en pleine liberté de resasser tout ce qu'elle leur a enseigné. Nul homme privé donc ne doit estre trop dogmatique en matières de foy. Ce qui est difficile et obscur pour mon entendement, ne peut

cesser de l'estre, parce qu'un autre me dit que cela est clair et aisé pour luy; et au bout du compte, chacun doit juger pour soy-mesme du mieux qu'il peut. *Il y a des endroits innombrables* (dit le sçavant et pieux évesque Taylor, parlant de l'Écriture Sainte)<sup>B</sup> *qui contiennent sans doute de grands mystères, mais si enveloppés de nuages, si cachés dans des ombres, si enflés par les expressions, ou si chargés d'allégories et d'ornements de réthorique, si profonds par la matière ou si altérés et embrouillés par la manière, qu'ils peuvent paroître y avoir été laissés plustost pour essayer nostre industrie, et pour nous donner occasion d'exercer une charité et une tolérance mutuelles, que comme des répertoires de symboles et de matières de foi.*

[30 r°] La doctrine de la Trinité n'étoit pas établie avant le fameux Concile de Nicée, le quel a été occasionné, comme tout le monde le sçait, par les disputes d'Arius et d'Alexandre, l'un évesque, l'autre un prestre d'Alexandrie. Les Pères des trois premiers siècles n'eurent que des notions très-imparfaites concernant ce mystère, et ils différoient beaucoup dans leurs opinions quand ils commencèrent à en traiter, comme il paroît par leurs différents termes, des quels plusieurs étoient inintelligibles, et par les expressions confuses et obscures dont ils se servirent. Il est évident que Constantin-le-Grand, quelque bien qu'il eût été instruit de sa nouvelle religion, étoit fort peu au fait du point en question avant cette assemblée; comme il est visible par la longue lettre qu'il écrivit aux parties contendantes cy-dessus mentionnées, dans laquelle il les réprimande également.

Car quoique chaque costé traittât l'autre du nom odieux d'hérétique, et tachât de montrer que les sentiments du party opposé renversoient la religion chrétienne, cependant l'Empereur n'entra pas dans leurs idées. *Il trouvoit, disoit-il, que la controverse avoit commencé de cette manière<sup>C</sup>: Qu'Alexandre ayant demandé à chacun de ses prestres, ce qu'il pensoit d'un certain passage, ou plustost sur une question frivole, Arius répondit inconsidérément, ce qu'il en croyoit, et qu'il auroit mieux fait de cacher; Que de là s'en étoit suivie son excommunication, et puis la division du peuple; c'est pourquoy il les exhortoit à se pardonner mutuellement l'un à l'autre, et à estre de son avis, savoir: qu'il eût beaucoup mieux valu ne point embarasser les ecclésiastiques de cette question et que ceux à qui elle avoit été faite se fussent tenus dans le silence; parce que la matière dont il s'agissoit étoit également incompréhensible aux deux parties, et ne servoit qu'à exciter du trouble parmy le peuple. Il ne pouvoit concevoir comment sur une question de si petite importance, et dans la quelle, s'ils s'entendoient bien, ils se trouveroient d'accord dans le fond, ils faisoient tant de fracas et se divisoient d'une manière si scandaleuse.*

[30 v°] *Je ne dis pas cela, ajoutoit il, pour vous contraindre à penser de mesme sur une question très-inutile, ou comme il vous plaira de l'appeler; car on peut sans déshonorer l'assemblée, et sans rompre la communion, estre de sentiment différent sur des choses d'une aussi petite considération. Nous n'avons pas tous la mesme volonté sur toutes les choses, ny nous ne sommes pas tous du mesme tempérament et de mesme humeur.*

Il est probable que l'Empereur apprit dans la suite que cette matière étoit d'une grande importance; cependant dans sa conduite touchant cette controverse, il ne fut pas toujours d'accord avec luy mesme. Quand Arius fut condamné, il le bannit, et ordonna que tous ses livres<sup>D</sup> fussent brulés; mais après il le rappela, et l'invita à venir à la cour, où il<sup>E</sup> le défrayeroit; il montra aussi peu d'égards pour S<sup>t</sup> Athanase, qui

avoit été un des plus ardents antagonistes d'Arius; car quand cet évêque, ayant été à son tour condamné par ses ennemis pour une autre raison, fut envoyé en exil, et que ceux de son party<sup>F</sup> à Alexandrie ne cessoient d'implorer l'Empereur de le rappeler, Constantin<sup>G</sup> reprocha dans une lettre aux habitants de cette ville, leur légèreté et leur folie, et commanda aux ecclésiastiques de demeurer tranquilles, déclarant qu'il ne vouloit point rappeler Athanase, qu'il traita de personnage séditieux. Et le mesme Empereur répondit pareillement à Antoine l'hermite<sup>H</sup>, *Qu'il ne pouvoit mépriser le jugement du Concile de Tyr parce que supposé que quelques-uns des évêques eussent été des emportés, néanmoins il n'étoit pas probable qu'un si grand nombre d'évêques sages et sçavants eussent tous agi par passion; et qu'Athanase étoit un insolent, un broüillon, un orgueilleux.*

L'hérésie arienne ne mourut point avec son auteur; les Empereurs Constance et Valens la protégèrent<sup>I</sup>; et quoique quelques gens, par excès de zèle pour l'orthodoxie, ayent prétendu que l'Arianisme<sup>J</sup> n'a jamais composé [31 r°] un corps considérable dans le monde, ny n'a été de longue<sup>K</sup> durée, il est si certain que cette hérésie se soutint pendant plus de trois cents ans<sup>L</sup> avec splendeur, qu'elle fut pendant presque deux siècles la religion prédominante, qu'elle fut sur le throsne en Orient et en Occident, et qu'elle régna en Italie, en France, en Pannonie, et en Afrique. Plusieurs ont parlé avec mépris des Pères qui composoient le Concile de Nicée, surtout Sabinus<sup>M</sup>, un Macédonien évêque d'Héraclée, ville de Thrace, qui les traite d'ignorants, dans sa collection des conciles; mais Eusèbe, évêque de Césarée, qui y assista, a beaucoup<sup>N</sup> vanté leur sagesse et leur capacité, et quelques sçavants hommes du dernier siècle ont pris leur deffense. Qu'il en soit ce qu'on voudra, il est certain que leurs débats vinrent autant d'animosités particulières<sup>O</sup> et de haines personnelles, que d'amour de la vérité ou d'aucune piété réelle. Quand plusieurs de ces évêques après le Concile de Nicée, s'assemblèrent à Jérusalem, pour une autre affaire épineuse, Constantin, qui étoit si dévoué au clergé, leur écrivit, se plaignant<sup>P</sup>, *Que dans un temps où les Barbares commençoient à reconnoitre le vray Dieu, les chrétiens qu'on auroit crû avoir en leur garde les mystères de Dieu (car il n'ose dire qu'ils les avoient) ne sont occupés qu'à nourrir des haines et des divisions entr'eux, pour ne pas dire, à la destruction du genre humain.*

Les contentions touchant ce mystère de la Trinité, commencées par deux ecclésiastiques, ont déjà de temps à autre été la ruine de millions de laïques, et pourront en toute apparence faire encore bien du mal dans le monde, si le magistrat civil ne s'interpose et n'empesche le clergé de faire jamais revivre cette affaire. Il eût été heureux pour le christianisme que tout le clergé eût été de l'opinion de Sozomen<sup>Q</sup>, qui dit, *Qu'il n'osoit rapporter le Symbole de Nicée, parce que quelques-uns de ses amis, pieux et profonds dans cette matière, luy avoient conseillé de supprimer les choses que les initiés et les prestres seuls devoient entendre, et que suivant leur conseil il avoit caché ce qui devoit estre tenu secret.*

[31 v°] Le grand danger qu'il y a dans les querelles du clergé, est qu'il ne peut y avoir de bataille entr'eux où l'avantage soit égal; étant dans toutes leurs contestations juges et parties, il faut qu'un costé succombe, et il ne peut y avoir de paix sans une victoire complete. Si les ecclésiastiques se fussent contentés de moins que d'écraser leurs adversaires, on auroit pu obvier à l'hérésie arienne; car quand les Ariens montrèrent qu'ils étoient prests à se soumettre à une confession exprimée dans des termes qui leur furent proposés, les évêques orthodoxes craignants<sup>R</sup> qu'ils ne prissent ces termes dans un mauvais sens, y firent une addition,

qui les lioit davantage; et quand pareillement les Ariens consentirent d'y souscrire, les orthodoxes cherchèrent encore des termes plus embarrassants, jusqu'à ce qu'enfin ils firent, suivant l'opinion des antitrinitaires, d'un mystère incompréhensible, une contradiction manifeste et intelligible. Si cette façon de s'exprimer paroît trop dure, je prie le lecteur de considérer que ce n'est que ce qu'avoient les plus grands champions d'entre les trinitaires. Voici ce que dit M<sup>r</sup> Nicole, de la doctrine de la Trinité; *Elle confond*, dit il, *la raison et la porte à se révolter. S'il y a quelques difficultés visibles, ce sont celles qui sont contenues dans ce mystère: Que trois Personnes réellement distinctes ayent une seule et mesme essence, et que cette essence, étant la mesme chose dans chaque personne que les relations qui les distinguent, puisse estre communiquée sans la communication des relations qui distinguent les Personnes. Si la raison humaine se consulte, elle s'élèvera contre ces vérités inconcevables; si elle prétend faire usage de sa propre lumière pour les pénétrer, cela luy fournira des armes pour les combattre. C'est pourquoy, afin de les croire, elle doit s'aveugler elle-mesme, étouffer tous ses raisonnements, s'humilier et plier sous le poids de l'autorité divine.*

Il est presque aussi difficile de donner des instructions efficaces pour croire les mystères, qu'il l'est de les expliquer. Quant à nostre devoir concernant celui de la Trinité, je crois que nous devons examiner l'Écriture, et croire là dessus ce que nous concevons que la parole de Dieu exige de nous, sans priver les autres de [32 r<sup>o</sup>] la mesme liberté. J'en dirois volontiers autant de la plupart des mystères, si ce n'étoit encourir le censure des gens zélés de nostre clergé, qui appellent cela l'avis d'un *Latitudinaire*, s'ils ne disent pis; mais ces messieurs ne sont pas toujours d'accord avec eux-mesmes. Les Protestants ne se fussent jamais séparés de l'Église de Rome, avec quelque apparence de raison, s'ils n'eussent nié son infaillibilité; cependant les Protestants réformés, en général sont si fachés d'avoir perdu cette prétention pour eux-mesmes, qu'à peine y a t'il une secte d'entr'eux, dont les zélés n'entrent en fureur contre quiconque ne se soumettra pas à leur autorité.

Les hommes modérés de nostre Église ne sont pas si positifs dans leurs interprétations de l'Écriture, et pensent<sup>T</sup> qu'il est déraisonnable d'exiger de tous les hommes, sous peine, d'anathème, de voir qu'une explication particulière est le sens certain d'un passage réellement équivoque et difficile. *Il conviendrait*, dit l'évesque Taylor<sup>U</sup>, *que nostre confiance répondit à notre évidence, et nostre zèle à nostre confiance.* Je prie le lecteur d'agrèer que je luy rapporte les sentiments de ce sçavant prélat, dans ses propres paroles, concernant le jugement privé et les opinions en ces matières, ainsi que sur tous les autres sujets de dispute: *Puisque*, dit-il<sup>V</sup>, *il y a tant de copïes avec des variétés infinies de leçons; puisqu'une ponctuation différente, une parenthèse, une lettre, un accent, peuvent changer beaucoup le sens; puisque quelques endroits ont des sens littéraux différents, peuvent avoir des significations spirituelles, mystiques et allégoriques; Puisqu'il y a tant de tropes, de métonymies, d'ironies, d'hyperboles, de propriétés et d'impropriétés de langage dont l'intelligence dépend de telles circonstances, qu'il est presque impossible de sçavoir l'interprétation propre, à présent que la connoissance de ces circonstances et histoires particulières est irrémédiablement perdue; Puisqu'il y a des mystères qui, nonobstant tout l'avantage de l'expression, ne sont pas si aisés à comprendre, et dont l'application, par la raison de nos imperfections, doit nécessairement estre obscure, quelquefois défectueuse, [32 v<sup>o</sup>] quelquefois inintelligible; et enfin, Puisque les moyens ordinaires de*

*débroüiller l'Écriture, comme la recherche des originaux, la comparaison des passages, la parité de raison, et l'analogie de foy, sont tous douteux, incertains, et très-fautifs, celui qui est le plus judicieux, et par conséquent le plus propre à découvrir le vray, en toute probabilité de raison, sera bien éloigné d'avoir de la confiance; parce que chacun de ces moyens et plusieurs autres, sont vraysemblablement autant de degrés d'improbabilité et d'incertitude, tous diminuants nostre certitude de découvrir la vérité dans ces mystères et, au milieu de tant de difficultés. Et c'est pourquoy un homme sage qui considère cela, ne souffre pas patiemment qu'on veuille le régenter; car il vaut mieux qu'un chacun soit laissé dans sa liberté, que nul homme ne peut justement luy oter, à moins qu'il ne soit en état de le mettre à couvert de l'erreur.*

Le mesme évesque nous ayant dit dans un autre endroit, Que toutes les disputes concernant la tradition, les conciles, les Pères, etc, n'étoient pas des arguments hors de raison ou contre la raison, mais des contestations propres à conduire à des arguments meilleurs, et à une plus grande satisfaction de nostre raison, poursuit ainsi: *Mais<sup>w</sup> dès lors toutes ces discussions de questions sont soumises à la raison, c'est-à-dire doivent estre jugées par l'Entendement humain, après avoir pris les meilleures informations dont il soit capable. En sorte que l'Écriture, la Tradition, les Conciles, et les Pères, sont les preuves dans une question, mais c'est à la raison à juger. C'est à dire, comme nous sommes les personnes qui doivent estre persuadées, il faut que nous voyions que nous sommes persuadés raisonnablement; et il est déraisonnable de donner son assentiment à une moindre évidence, quand une plus grande et plus claire se présente; mais c'est à un chacun de prendre par luy mesme connoissance de cela, s'il est capable de juger; s'il ne l'est pas, il n'est aucunement obligé d'en rien sçavoir.*

Ces leçons et considérations, quelques désagréables qu'elles puissent estre aux zélateurs ardents, contiennent un vray préservatif contre le schisme, et le meilleur antidote contre la persécution. Comme d'un costé elles [33 r<sup>o</sup>] appaiseront le trouble des consciences scrupuleuses, de l'autre elles guériront le manque de charité dans ceux que leur présomption rend incapables de supporter d'autre opinion que la leur.

Elles serviront pareillement à tirer les hommes des spéculations vaines et chicannes stériles, et à faire régner la concorde et le vraye religion; car c'est l'union et la pratique de la vertu dont nous manquons, ce sont les avantages nationaux dont nous avons le plus besoin. Ce n'est pas par la foy que nous sommes en défaut<sup>x</sup>. La multitude dans tous les païs, aussi bien que dans le nostre, et assez disposée à croire ce qui luy est enseigné par ses guides spirituels.

Rien ne peut révolter davantage la raison humaine que la doctrine de la Présence réelle dans l'Eucharistie, cependant nous ne voyons pas que parmy les Catholiques Romains qui soutiennent la Transsubstantiation, ou parmi les Luthériens qui sont pour une Consubstantiation, le peuple renifle plus à leurs articles de foy, qu'il ne fait parmy ceux qui prennent les paroles qui ont occasionné ce prétendu mystère, dans un sens figuré.

Il n'y a guères de vérité plus aisée à comprendre, ou dont nous soyons plus parfaitement convaincus que celle cy, Que deux et deux font quatre; cependant si on enseignait aux hommes dès l'enfance, que c'est un mystère, Qu'en une certaine occasion deux et deux font six, avec injonction de le croire sous peine de damnation, je suis persuadé qu'il y en aurait au moins sept sur dix, qui avaleroient le honteux paradoxe; et que, si en gagnant l'age de maturité, ils avoient toujours vû des gens maltraités pour ne l'avoir pas crû, non

seulement ils le soutiendroient eux-mêmes, mais désapprouveroient, s'ils ne haïssoient ceux qui le révoqueroient en doute. Je suppose que cela leur eût été inculqué, avec application et assiduité, par leurs parents, leurs nourrisseurs, leurs maîtres; et par tous ceux ayant quelque direction sur eux. Peu de gens connoissent bien la force du préjugé; nous sommes peu capables d'examiner quelque chose qui est enraciné en nous par l'éducation et la coutume.

[33 v°] Mais, afin que mon lecteur puisse voir l'opinion d'un de nos plus grands théologiens, concernant les effets qui s'ensuivent de dogmatiser en théologie, et le penchant du peuple à croire, je citerai une partie de ce que l'archevêque Tillotson dit<sup>Y</sup> des mystères à l'occasion de la Transsubstantiation. *Supposons*, dit son Excellence, *que vers le temps que l'ignorance universelle (nommée la dévotion, ou superstition) se répandirent dans le monde, et que le général des peuples étoit fort enclin à croire des choses étranges, et mesme que les contradictions les plus grandes leur étoient recommandées sous la notion de mystères, leurs prestres et guides leur disant, Que plus quelque chose est contraire à la raison, plus il y a de mérite à la croire; supposons, dis je, que dans cet état des choses, un ou davantage des plus éminents alors dans l'Eglise, soit à dessein, soit par ignorance superstitieuse et méprise sur le sens des paroles de nostre Sauveur usitées dans la consécration du sacrement, avancèrent cette nouvelle doctrine, Que les mots de la consécration etc.... Une doctrine comme celle là auroit été vraisemblablement avancée par le clergé ambitieux de ce temps là, comme un moyen probable pour s'attirer une plus grande vénération du peuple.... Et une telle doctrine n'auroit guères pû manquer de prendre et de prévaloir parmi le peuple, dans un siècle prodigieusement ignorant, fortement enclin à la superstition, et par là bien disposé à recevoir les absurdités les plus grossières sous le nom de mystères.... Or supposant qu'une telle doctrine ainsi ajustée à l'humeur et au caractère du siècle, eût été une fois soutenue, par hazard ou à dessein, elle auroit gagné comme le feu grégeois, surtout si elle eût été recommandée avec la gravité et solennité convenables, par ceux qui avoient quelque autorité dans l'Eglise.... Et quant aux contradictions contenues dans cette doctrine, il auroit fallu seulement dire au peuple alors (comme en effet on fait à présent), Que les contradictions ne doivent point faire de difficulté en fait de foy; Que plus quelque chose est [34 r°] impossible, plus il est propre à estre crû; Qu'il n'y a rien de loüable à croire des possibilités évidentes; mais que le courage et le pouvoir héroïque de la foy, et le moyen de se rendre propice à jamais le Dieu Tout-puissant, sont de croire des contradictions manifestes.... Plus une chose est absurde et déraisonnable, plus elle est matière propre pour un article de foy. Et si l'on attaque quelqu'une de ces innovations, comme contraires à l'ancienne croyance et pratique, il n'y a qu'à produire un vigoureux acte de foy, et croire une autre contradiction, sçavoir, que quoiqu'elles soient contraires, elles sont cependant les mesmes.*

Je me flatte qu'un lecteur intègre n'imaginera pas que je tache de rendre la foy méprisable, ou d'affoiblir le respect qui est dû au mystère réel de nostre religion, non plus qu'aucun de ces prélats; et je puis l'assurer que le grand but de ce que j'ay dit et cité des autres dans ce chapitre, est de procurer la paix et la tranquillité publique, en montrant combien on peut la rendre compatible avec nostre piété envers Dieu et nostre charité envers nostre prochain. Pour cette raison, en premier lieu, je recommande la considération de tout cecy à ceux des orthodoxes qui peuvent s'accomoder de tous les termes de notre symbole, les conjurant de ne pas exiger rigoureusement la mesme chose de toute personne qui se déclare estre de leur communion. Quand les

hommes sont tranquilles et paisibles, sans jamais avoir envie de mettre au jour les scrupules dont ils peuvent estre agités dans leur opinion particulière, ils ne doivent point estre forcés de souscrire à tout modèle de foy que d'autres imaginent pour eux. Ces épreuves sont toujours accompagnées de passion humaine, et généralement finissent par des haines personnelles. Un homme peut croire en substance de mesme que nous, mais avoir un scrupule concernant peut estre un seul mot dans tout un article de foy; quand nous considérons que cet article a été dressé par des hommes non inspirés, et que peut estre ces termes ont été mis à dessein d'embarasser un adversaire qui avoit témoigné les désapprouver, n'est-il pas anti-chrétien d'arracher cet homme de son cabinet, pour le luy faire signer, et de ne luy point donner de repos, jusqu'à ce que par son refus, nous ayons une occasion de l'appeler hérétique, et de le traiter comme un ennemi de Dieu [34 v°] et de la religion? Mais combien cela serait il exécration et inhumain, si jamais cela se faisoit dans le dessein de le dépouiller de sa subsistance et de la bonne opinion qu'ont de luy ses camarades chrétiens, qui ne sont point au fait de la controverse?

Mais en second lieu, après avoir taché de persuader aux orthodoxes rigoristes d'éviter ces recherches curieuses dans les consciences, hormis les leurs, je n'exhorterois pas moins sérieusement les admirateurs de l'entendement humain, à ne point trop se reposer sur leur propre suffisance. Quelqu'utile que puisse estre la philosophie à la société et aux affaires humaines, elle est un mauvais guide pour l'éternité, et ne doit jamais estre meslée avec la théologie. Celui qui ne veut point admettre de preuve qui soit inférieure à une démonstration mathématique, ne peut jamais estre chrétien; et il n'y a point encore de système découvert, par lequel les Sociniens eux mesmes puissent expliquer et sauver les difficultés qui se trouvent dans l'Evangile, suivant mesme leur propre interprétation. Tout homme qui pense, doit estre convaincu qu'il y a des vérités dont il seroit ridicule d'attendre la démonstration.

Je finiray de chapitre en faisant voir, par deux exemples aisés, la différence qu'il y a entre les choses qui sont au dessus de la raison et surpassent notre capacité, et celles qui sont contre la raison et contredisent la démonstration. Si l'on me parloit d'un homme qui peut voir à travers une planche de chesne de deux pouces d'épais, bien solide et bien entière, je refuserois de le croire, mesme sur le témoignage de dix mille témoins, croyables d'ailleurs; mais si Dieu me révéloit qu'il a fait un tel homme avec cette faculté, je me soumettrois immédiatement, et aussitost que je serois convaincu que la révélation est réellement divine, je le croirois aussi surement, et s'il est possible avec moins de scrupule que je ne crois maintenant qu'il y a un païs qui s'appelle Japon, ce qui m'a été confirmé de cent façons différentes. Je me moquerois de quiconque me parleroit de pores droits, et que c'est cela seul qui rend les corps diaphanes. Je ne presterois point l'oreille aux règles [35 r°] de l'optique ou aux réfractions, et je mépriserois tous les raisonneurs qui prétendroient démontrer l'impossibilité. Icy un homme n'auroit rien à faire qu'à surmonter la bonne opinion qu'il a de l'entendement humain, de la petitesse du quel les gens les plus éclairés sont si bien convaincus en mille occasions. En ce cas, je n'appellerois pas seulement présomption, mais la dernière insolence, d'opposer la pénétration de tous les philosophes du monde à la moindre idée qu'un homme raisonnable puisse avoir de la Toute puissance de Dieu.

Je prierois les fiers naturalistes et mathématiciens qui tacheroient de me dissuader de ma croyance, d'entrer en contemplation de l'immensité et de l'ordre de la Création, de l'union entre le corps et l'ame, et

des autres merveilles de l'univers qui sautent davantage aux yeux; et leur ayant fait sentir le pitoyable fond de connoissances réelles qu'ils ont, je leur demanderois ce que ne peut pas faire Celui qui a fait le ciel et la terre.

Mais d'un autre costé, Quand un homme sçait une fois que deux et deux font quatre, et néanmoins affirme qu'il croit que deux et deux en une certaine occasion peuvent faire six, s'il est sincère, il est évident que où il ne sçait pas ce qu'il dit, ou du moins n'entend pas ce que croire signifie. Car après tout, bien qu'un homme puisse croire vraie une chose qu'il ne comprend point du tout, il est impossible qu'il croye le contraire de ce qu'il comprend clairement estre vray.